Document generated on 05/09/2025 10:54 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiche de lecture

Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4314ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1994). Review of [Fiche de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 89–91.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Réunion d'anciennes

Anne McCaffrey, *Les voix de l'espace*, Paris, Presses Pocket, coll. « Le grand temple de la science-fiction », 1993, 254 p.
Marion Zimmer Bradley, *Les voix de l'espace*, Paris, Pocket, coll. « Le grand temple de la science-fiction », 1994, 284 p.

Presque coup sur coup, les éditions Presses Pocket (rebaptisées simplement « Pocket ») viennent de faire paraître deux recueils de nouvelles de science-fiction de deux auteures anglo-saxonnes associées à la *fantasy*, ce genre qui mêle SF et merveilleux (je schématise). Autre coïncidence, qui, du coup, n'en apparaît plus une : les deux ouvrages sont réunis, traduits et préfacés par Elisabeth Vonarburg.

Distillant en douce certaines données qui vont au-delà de l'information sur les auteures en question, ces préfaces à elles seules valent le détour. Cependant, elles risquent fort de satisfaire ceux et celles que la critique de SF passionne et, public-cible oblige, de laisser sur leur faim les lecteurs et lectrices qui se demandent toujours d'où vient ce lien privilégié que la science-fiction entretient avec la nouvelle. Ainsi, sur Anne McCaffrey, on en apprendra plus sur sa production *extérieure* au recueil ! Les nouvelles, toutefois, répondent d'elles-mêmes, par l'exemple, à cette interrogation : les meilleures nouvelles de SF sont encore les nouvelles les mieux *ramassées*.

Pouvoirs psychiques et potions magiques

Chez Anne McCaffrey, connue pour son cycle de Pern, la SF a souvent un parfum d'épopée fantastique. *La dame de la haute tour* ne fait pas exception : la conquête de l'espace et les ressources technologiques y côtoient des pouvoirs psy(chiques) démesurés et des figures de dragon.

On retrouve dans ce recueil de bonnes petites histoires d'une facture science-fictionnelle sans surprise, sans revirement à couper

le souffle, mais sans faux-fuyants science-fictionnels non plus. J'ai goûté la simplicité rafraîchissante de certains textes qui, tel « Le Bon Père Noël » racontant l'histoire d'un garçonnet dont les créations prennent vie ou tel « Le plus petit des dragonniers » mettant en scène des dragons télépathes et un aspirant-dragonnier courageux, me sont apparus comme des contes plus que comme des nouvelles à proprement parler (l'éternelle querelle).

D'ailleurs, ce n'est pas dans la SF pure et dure (si tant est qu'il en existe) que se révèle le talent de McCaffrey. L'auteure semble à l'aise lorsqu'elle campe en quelques traits psychologiques un ordre social entier. Paradoxalement, les récits où, comme dans la nouvelle éponyme, il est question d'espaces intersidéraux, de colonies planétaires et de créatures extraterrestres manquent de souffle. Souvent, elles se développent à partir de thèmes science-fictionnels qu'elles ne rafraîchissent pas suffisamment tout en ne les empruntant pas intégralement. C'est cet entre-deux qui m'a agacée.

McCaffrey livre aussi ici l'un des textes les plus homophobes que j'aie rencontrés en SF. On me taxera peut-être de rectitude politique, mais enfin, en dépit de la réconciliation ultime, comment qualifier cette nouvelle qui présente un bel Adonis vaguement misogyne et farouchement homosexuel soustrayant de force à l'attention médicale et entraînant dans les bois sans aucune explication celle qui va accoucher de son enfant ?

> *L'insémination avait résolu le problème de Roy : il avait pu devenir père. Lui faisait-il si peu confiance, à elle, après toutes ces années de vie commune harmonieuse? Qu'est-ce qui le rongeait à propos de cet enfant ? Il ne pouvait être jaloux de Chess… Ou d'Ellyott ? C'était la raison pour laquelle Claire pour [*sic*] avait décidé d'avoir l'enfant de Roy en premier…* (« L'enfant des fées », p. 54)

Cauchemars quotidiens et rencontres inédites

Si Anne McCaffrey se plaît à cheminer sur les sentiers battus de la SF et de la fantasy, Marion Zimmer Bradley dans le recueil

Les voix de l'espace apparaît plutôt encline à fouler les lieux communs pour les revisiter. On la retrouve ici aussi habile à s'approprier les thèmes science-fictionnels qu'elle l'est ailleurs à renouveler la légende arthurienne.

La grande force de Zimmer Bradley réside d'ailleurs peut-être dans la subversion des codes science-fictionnels. En douce, sans jamais s'éloigner du genre (ce qui a quand même son importance), elle détourne ses sujets vers des chutes sidérantes. Ainsi, dans « Les exilés du futur », à partir du motif du voyage temporel et ses paradoxes, le discret confident se révèle comme le plus implacable des bourreaux chargé d'exécuter une sentence venue du futur. De même, dans « Une mort parmi les étoiles », la fabula de la rencontre entre une Terrienne et un *alien* asexué connaît un dénouement qui n'est pas celui auquel on s'attendrait (euphorique ou dysphorique) : non seulement Hélène sera-t-elle justifiée d'avoir vaincu sa répulsion atavique pour l'extraterrestre télépathe, mais elle jouira désormais d'un don inimaginable pour une Terrienne.

> *La continuité de la mémoire, évidemment, était parfaite. En tant qu'Hélène Vargas, citoyenne terrienne, j'avais certains droits familiaux, certains privilèges dans l'Empire, certains biens. Et en tant qu'Haalvordhen, Samarra tout entière m'était ouverte aussi.* (p. 283)

Puisant dans une production allant de 1954 à 1980, le recueil apparaît malgré tout étonnamment homogène. Les thèmes sont assez disparates, certes, et l'auteure ne nous épargne pas les poncifs de l'heure telles que les sociétés totalitaires ou les terres postapocalyptiques, mais comme chaque nouvelle gravite autour de deux, trois protagonistes et repose sur les relations croisées de ceux-ci plus que sur les gadgets scientificisants, il en ressort un intérêt marqué pour l'étude des rapports humains au sens large. Comme chez McCaffrey, mais d'une tournure qui me séduit davantage.

Sylvie Bérard